

LA SERVITUDE VOLONTAIRE

La théorie de la servitude volontaire propose une réponse à une question politique fondamentale : pourquoi les individus obéissent-ils à leurs gouvernants ? Il ne s'agit pas en effet de poser seulement le problème de l'acceptation d'un pouvoir liberticide, mais bien d'« interroger, en tous régimes, la domination (...), de prendre en charge l'énigme de la division dominant-dominé » Ce qu'il s'agit d'élucider ce sont bien les mécanismes mystérieux de l'obéissance, à travers ceux de la plus énigmatique des soumissions, celle d'individus complices de leur état de servitude. La servitude volontaire n'est donc qu'un type d'obéissance particulièrement difficile à comprendre, en ceci qu'elle est complicité de notre propre état de privation de liberté. Découvrant les ressorts de cette soumission acceptée, c'est alors tout le mécanisme de l'obéissance qui s'en trouve éclairé.

Etienne de La Boétie (1530-1563)
auteur du Discours de la servitude volontaire (1549)



Flux tendu et servitude volontaire

Extraits d'un entretien avec Jean-Pierre Durand, sociologue, auteur de *«La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui : Flux tendu et servitude volontaire»* (Seuil, 2004).

– Dans votre ouvrage *La chaîne invisible*, vous définissez la notion de "servitude volontaire" comme un consentement paradoxal qui combine tout à la fois "implication contrainte" et "satisfaction au travail"...

Hier, dans les postes d'ouvriers et d'employés, la personnalité des salariés était déniée, voire combattue : il s'agissait, du point de vue des organisateurs du travail de disposer d'une force ou d'une main d'œuvre d'exécution qui ne réfléchisse

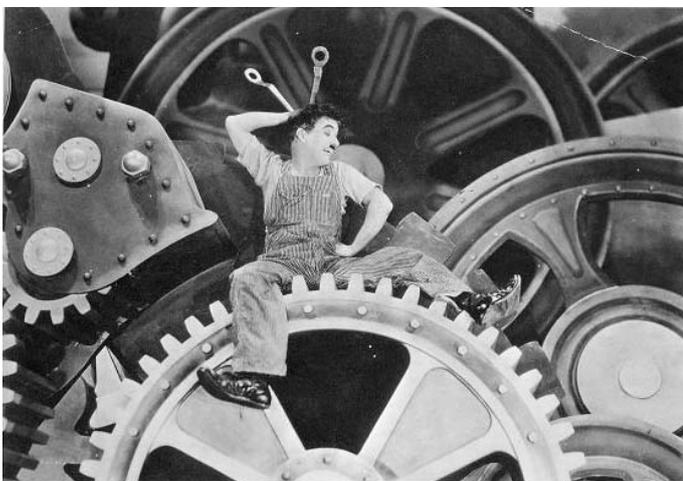
pas du tout au travail et durant le travail. Bien sûr, les sociologues et les ergonomes ont montré, dans les années 60, la nécessité de l'intérêt personnel investi dans le travail "pour que la production sorte". On retrouve ici la distinction entre travail réel emprunt d'une certaine subjectivité du salarié et le travail prescrit du bureau des méthodes. Aujourd'hui, la subjectivité des salariés est systématiquement convoquée dans l'activité de travail : elle est devenue obligatoire, au risque pour les salariés qui la laisseraient comme hier au vestiaire, d'être écartés de leur emploi. Ce changement de nature de l'activité de travail est la grande révolution des années 80.

CONFÉRENCES - DÉBATS

- *Jeudi 4 Mars*
**Travailler aujourd'hui :
flux tendu et servitude volontaire**
avec Jean-Pierre Durand
- *Jeudi 11 Mars*
**L'emprise de la transparence
dans les institutions spécialisées**
avec Jean-Pierre Pinel
- *Jeudi 18 Mars*
**Les chaînes de l'esclavage :
un délice collectif (sur La Boétie)**
avec Françoise Valon
- *Jeudi 25 Mars*
**Le gramme de l'opresseur
et le kilo de l'opprimé (sur Simone Weil)**
avec Françoise Valon

– Vous évoquez l'idée que, malgré la flexibilité et une précarisation généralisée de la société salariale, nous arriverions à un "bonheur" de travailler ?

Le "bonheur" de travailler n'est pas une formule que j'utilise : j'essaie plutôt de montrer que la plupart des salariés tentent, dans la mesure du possible, d'auto-organiser leur espace - et leur temps - de travail pour le rendre acceptable. Malgré les contraintes, essentiellement de temps, nombre d'entre eux auto-organisent les micro-tâches qu'ils doivent réaliser pour leur donner du sens ou bien participent à des "jeux sociaux" directement liés au travail (concours de vitesse, challenges de dextérité ou de virtuosité du geste, etc.) afin de rendre acceptable leur travail. C'est le moyen de survivre dans des postes plus difficiles à tenir. Ceux qui ne disposent pas des ressources pour faire face aux nouvelles exigences de productivité tombent malades et sont peu à peu exclus de l'emploi. Voici comment on peut lier intérêt et plaisir au travail avec les menaces de précarisation, dans la quasi-totalité des secteurs et à tous les niveaux d'exercice.



Là où il y a de la chaîne, il y a du plaisir
(Chaplin dans *Les temps modernes*)

– A vos yeux, la "servitude volontaire" est intimement liée à l'organisation de la production en flux tendu et au développement du travail en groupe (le "teamwork"). Est-ce à dire que les dispositifs classiques de gestion (management participatif, primes, cercle de qualité) ne suffisent plus pour garantir un niveau minimum d'implication des salariés dans l'exercice d'une tâche ou d'une activité donnée ?

Le management participatif et les cercles de qualité ne sont pas, selon moi, des dispositifs classiques de gestion, mais appartiennent au même modèle de dépassement-rénovation du système fordo-taylorien. Le management participatif, comme son nom ne l'indique pas, consiste à faire accepter par les salariés les nouvelles normes productives au cours de réunions de "groupes de progrès", de "cercles de qualité", etc. sans discussion sur les objectifs ni sur les moyens. Pour aller plus vite, je pourrais dire que la généralisation du flux tendu (une production de biens et de services sans stocks intermédiaires) opère une restructuration infrastructurelle du système productif : pour que flux soit maintenu tendu, avec une main d'œuvre toujours en réduction (pour des raisons de baisse des coûts et d'accroissement des résultats financiers), le travail est réorganisé (travail en groupe) et les salariés toujours plus mobilisés (modèle de la compétence). Ce qui intéresse le sociologue réside dans la nouvelle cohérence construite entre ces éléments qui en font un modèle viable de dépassement du fordisme.

– Que faut-il entendre par "autonomie" dans le travail ?

L'autonomie dans le travail est fondamentalement une autonomie encadrée, sinon le salarié pourrait s'adonner à des activités pour son bénéfice personnel durant son temps de travail : ce qui ne correspond pas à la définition du salariat, en particulier capitaliste... Certains de mes collègues voient dans l'autonomie au travail la caractéristique essentielle du nouveau système, l'amplitude de celle-ci étant selon eux la condition de l'accroissement de la productivité du travail. Mes travaux de terrain dans tous les secteurs d'activité me font conclure que l'autonomie octroyée reste très étroite, reste très encadrée, y compris pour les ingénieurs et même pour la plupart des managers tenus d'atteindre des objectifs toujours croissants à moyens quasi constants. L'autonomie est surtout une formule qui laisse une certaine liberté d'interprétation pour réaliser la norme ; mais les conditions de sa réalisation sont de plus en plus difficiles. Je parlerai de l'autonomie comme d'une conquête individuelle ou collective des salariés, sans cesse remise en cause et sans cesse reconquise ou déplacée qui permet au salarié de rendre son travail acceptable. La différence entre hier et aujourd'hui est que cette autonomie est relativement acceptée à condition que son amplitude soit contrôlée.

– La "subjectivité" du salarié dans le travail exprime-t-elle une réelle liberté d'action ?

La subjectivité des salariés est en permanence canalisée, orientée et surveillée : dans les réunions participatives il n'est pas question d'aborder certains sujets comme l'évolution des rémunérations (à compétences croissantes) ni même bien souvent des moyens mis à disposition face à des objectifs en plein développement. En parlant de rationalisation de la subjectivité, nous indiquons bien ce mouvement qui vise à formater la subjectivité comme on rationalise les gestes.

– Vous évoquez à propos de la "servitude volontaire" l'idée d'un renouveau de l'aliénation du travail salarié, au sens de l'acceptation par les salariés de la négation de leur liberté. Est-ce à dire que le travail salarié n'est plus un vecteur d'intégration, voire d'émancipation ?

De toute façon le travail salarié a toujours été un paradoxe : quoiqu'aliénant dans son essence, chacun le recherche assidûment ! La dimension nouvelle de l'aliénation

BIBLIOGRAPHIE

Etienne de la Boétie : Discours de la servitude volontaire

Simone Weil : Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale (*Gallimard, 1955*)

Simone Weil : Écrits historiques et politiques (*Gallimard, 1960*)

Simone Weil : La Condition ouvrière (*Gallimard, 1951*)

Robert Chenavier : Simone Weil. Une philosophie du travail (*Ed. du Cerf, 2001*)

Charles Jacquier (dir.) : Simone Weil, l'expérience de la vie et le travail de la pensée (*Éd. Sulliver, 1998*)

Jean-Pierre Durand : La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui : Flux tendu et servitude volontaire (*Seuil, 2004*)

Jean-Pierre Pinel : "Les liens de confiance dans les équipes institutionnelles", in *Confiance et langage (InPress, 2010)*

G. Gaillard, J.-P. Pinel, E. Diet : "Autoreflexivité et conflictualité dans les groupes institués", in *"Nouvelle Revue de Psychosociologie"*, n°8, 2009

Jean-Pierre Pinel : "La supervision d'équipes institutionnelles", in *La supervision (Dunod, 2007)*

traverse l'activité de chacun, plus ou moins tenu de contrôler l'activité de son collègue (c'est la nature même du fonctionnement du travail en groupe responsable collectivement du maintien du flux tendu de la matière ou de l'information) et surtout celle des cadres, contraints de diriger des salariés avec des principes et des objectifs qu'ils partagent de moins en moins. Nous revenons ainsi au centre du modèle de la compétence qui fait du comportement individuel au travail le critère premier de l'évaluation : la contestation sociale est touchée au cœur puisque chacun veillant sur autrui afin qu'il respecte les normes productives et comportementales énoncées par les directions, il n'y a plus guère de place pour l'expression collective !

– Y a-t-il une place dans votre réflexion pour l'insoumission ?

Cette insoumission est de plus en plus difficile puisqu'au cœur du dispositif (le modèle de la compétence) on rencontre le contrôle social des comportements. L'insoumission qui paie, au sens où elle se fait entendre, doit être collective. Or, les collectifs traditionnels, d'affinité et d'entraide sont la plupart du temps brisés au bénéfice de nouveaux collectifs reconstruits et contrôlés par le management de proximité ; ce qui limite considérablement l'organisation collective de l'insoumission ou plus généralement de la résistance collective ou du freinage. Aujourd'hui, l'insoumission prend la forme de la simulation dans laquelle chacun, puisqu'il est étroitement contrôlé, simule les comportements normatifs attendus, voire démontre ses bons résultats en évacuant sur les autres les causes de ses moins bonnes performances. Le résultat est, paradoxalement, une entreprise (ou une administration) de plus en plus opaque malgré les formidables outils informationnels dont elle dispose. Pour moi, l'avenir de la résistance et de l'insoumission passe par ces simulations qui ne cessent de se développer et dont certaines commencent à être collectives.

Interview du site **EcoRev**, revue d'écologie politique
propos recueillis par Patrick Dieuaide, mars 2007 (www.ecorev.org)



Simone Weil (19xx - 1943)

« Tu sauras encore que les hommes choisissent eux-mêmes et librement leurs maux,
Misérables qu'ils sont ; ils ne savent ni voir ni entendre les biens qui sont près d'eux.

Peu nombreux sont ceux qui ont appris à se libérer de leurs maux.

Tel est le sort qui trouble les esprits des mortels. »

Pythagore, "Les vers d'or", VI^e siècle avant J-C

« Chose vraiment étonnante (...) de voir un million d'hommes misérablement asservis, la tête sous le joug, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient pas redouter - puisqu'il est seul - ni aimer - puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel. »

Etienne de La Boétie, "Discours de la servitude volontaire"

« La première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. Voilà ce qui arrive aux plus braves chevaux qui d'abord mordent leur frein, et après s'en jouent, qui, regimbant naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes sous le harnais et, tout fiers, se rengorgent sous l'armure. Ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont vécu ainsi. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, s'en persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent. »

Etienne de La Boétie, "Discours de la servitude volontaire"

« Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie. »

Etienne de La Boétie, "Discours de la servitude volontaire"

« En dépit du progrès, l'homme n'est pas sorti de la condition servile dans laquelle il se trouvait quand il était livré faible et nu à toutes les forces aveugles qui composent l'univers ; simplement la puissance qui le maintient sur les genoux a été comme transférée de la matière inerte à la société qu'il forme lui-même avec ses semblables. Aussi est-ce cette société qui est imposée à son adoration à travers toutes les formes que prend tour à tour le sentiment religieux. Dès lors la question sociale se pose sous une forme assez claire ; il faut examiner le mécanisme de ce transfert ; chercher pourquoi l'homme a dû payer à ce prix sa puissance sur la nature ; concevoir en quoi peut consister pour lui la situation la moins malheureuse, c'est-à-dire celle où il serait le moins asservi à la double domination de la nature et de la société ; enfin apercevoir quels chemins peuvent rapprocher d'une telle situation, et quels instruments pourrait fournir aux hommes d'aujourd'hui la civilisation actuelle s'ils aspiraient à transformer leur vie en ce sens. »

Simone Weil, "Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale", 1934

Le passage à l'état de servitude volontaire est « un *malencontre* : accident tragique, malchance inaugurale dont les effets ne cessent de s'amplifier au point que s'abolit la mémoire de l'avant, au point que l'amour de la servitude s'est substitué au désir de liberté. »

Pierre Clastres

La Boétie et Simone Weil : 2 jeunes philosophes

En 1549, quand Etienne de La Boétie écrit le "Discours sur la servitude volontaire" appelé par lui le "Contr'un", il a 17 ou 18 ans. En 1937, quand Simone Weil, bouleversée par la lecture de ce texte, en reprend le propos dans son texte intitulé "Méditations sur l'obéissance et la liberté", elle a 28 ans. C'est donc une pensée extraordinairement jeune et inaugurale qui a la force de s'affronter au pire problème politique, celui de l'oppression et des modes de son exercice quand elle se fait sournoise et paradoxale, quand elle demande l'acquiescement de ceux qu'elle soumet.

Le temps de La Boétie est celui des guerres civiles, mais aussi celui de l'avènement d'Ivan le Terrible, tsar de toutes les Russies. Le temps de Simone Weil « où tout ce qui semble constituer une raison de vivre s'évanouit, où l'on doit, sous peine de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question », est celui de l'échec du Front Populaire, de la justification de l'empire colonial de la France en Indochine, celui où Hitler annexe l'Autriche et où la Russie de Staline ferme ses frontières aux opposants allemands pourchassés par les nazis.

On doit citer ces événements, parce qu'ils sont repérés et traités aussi bien par La Boétie que par Simone Weil comme des symptômes de cette question fondamentale de l'oppression, alors qu'ils sont noyés pour les penseurs des époques concernées par d'autres préoccupations plus visibles : guerres de religion pour l'un, guerre nationale pour l'autre.

Les guerres et les religions passent, l'oppression demeure, et elle s'exerce toujours dans le même sens. C'est pourquoi son actualité nous provoque et nous défie, comme elle a suscité les analyses magistrales de ces deux enfants révoltés.

Nous trouvons chez La Boétie l'analyse de la tyrannie en ces termes : « Ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Cinq ou six ont eu l'oreille du tyran... Six cents profitent sous eux... Les six

cents en tiennent six mille qu'ils ont enlevés à leur état... Grande est la suite qui vient après cela et qui voudra s'amuser à dérouler le filet verra que non pas les six mille, mais les cent mille, mais les millions par cette corde se tiennent au tyran, s'aidant d'icelle...; ainsi tous profitent de la tyrannie, tyranneaux eux-mêmes... »

Simone Weil s'affronte à la même énigme : « La soumission du plus grand nombre au plus petit, ce fait fondamental de presque toute organisation sociale... La nécessité impitoyable qui a maintenu et maintient sur les genoux les masses d'esclaves, les masses de pauvres, les masses de subordonnés n'a rien de spirituel, elle est analogue à tout ce qu'il y a de brutal dans la nature. Et pourtant elle s'exerce apparemment en vertu de lois contraires à celles de la nature. Comme si, dans la balance sociale, le gramme l'emportait sur le kilo... »

« Simone Weil est le seul cerveau que le mouvement ouvrier ait eu depuis des années »

Boris Souvarine

« Simone Weil est le seul grand esprit de notre temps »

Albert Camus

La question énoncée par Spinoza: « Pourquoi les hommes luttent-ils pour leur asservissement comme si c'était pour leur salut ? » trouve cependant des éléments de réponse chez La Boétie comme chez Simone Weil : Pour l'un, c'est la longue chaîne de ceux qui exercent sur ceux d'en dessous ce qu'ils subissent de la part de ceux d'en dessus (et l'actualité de ceux qui, expropriés de leur travail, pensent que les "immigrés" le leur a volé ne rentrent-ils pas dans ce schéma du ressentiment étagé ?) Pour l'autre, c'est parce que les plus nombreux ne sont nombreux qu'en apparence, ils sont "un plus un" tandis que le pouvoir dispose d'une "organisation". Dès que les "uns" s'organisent pour ne plus être opprimés, ils deviennent oppresseurs. La justice, dit-elle, est « transfuge du camp des vainqueurs ». Sauf dans des périodes insurrectionnelles, où le miracle se produit d'un grand élan collectif non soumis à "l'organisation". Elle a vu cela pendant les grèves de 36. Mais l'organisation (y compris syndicale) eut vite fait de récupérer le seul moment véritablement révolutionnaire. « Toutes les fois que les opprimés ont voulu se constituer en force, ils ont intégralement reproduit en leur sein toutes les tares des régimes qu'ils prétendaient abattre. »

Mais quand l'organisation, y compris celle de l'état, prétend se dissoudre et disparaître dans un monde de "flexibilité", de "réseaux", de fluidités, l'oppression se fait-elle moins violente ? Il faut essayer d'apercevoir avec quelle efficacité, quelle rhétorique puissante, quels multiples outils elle réussit à se faire invisible en suscitant le "consentement" par des mécanismes d'imprégnation, d'identifications, d'aspirations qui vont se nicher au coeur même de l'individu néolibéral.

La Boétie et Simone Weil peuvent nous y aider. ■

« Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujéti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude (...)

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres »

La Boétie

Les cycles de CONFÉRENCES / DÉBATS

LA DIONYSIENSITÉ
LA COOPÉRATION DES IDÉES

se tiennent à la
Bourse du Travail de St-Denis
de 19h00 à 21h00

L'Université Populaire de St-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.